

Je ne suis pas la Diabliesse

*Je voudrais que les gens me laissent
Tranquille et en paix,
Je ne suis, à coup sûr,
Qu'un être humain comme eux.*

Elisabeth d'Autriche, dite Sissi

Mardi 1^{er} 21 h.

Je ne suis pas la Diabliesse.

Tu le sais. Tu es la seule à savoir. Tu ne crois pas aux histoires de femmes à pied de cabri. A pied de cheval aussi. Je ne suis pas non plus une *manman dlo*. Du reste, je serais incapable de nager. Pour venir jusqu'ici je ne m'efforcerais pas. L'eau m'amènerait et me ramènerait. Je me laisserais faire. La mer, hamac immense, bouge. Comme la forêt. Comme les orangers sur la pelouse des villas. Tu sais, ces maisons capistrelles au haut du bourg. Le vent lui-même ne serait pour rien dans ce voyage. Pour lui, je suis peu de chose. Une femme entre toutes les femmes. A peine une poussière oubliée dans un recoin de conte ou de légende. Il doit s'occuper des arbres. Mais les arbres connaissent la musique. Leur confiance hésite quand vient le mois des cyclones. D'abord l'accalmie touffue et tiède. Ils attendent. Perçoivent-ils déjà la morsure possible des rafales et, sur

l'éboulis rougeâtre du tuf, la déchirure allongée jusqu'à l'os détrempé de la terre ? Ils parlent si bas qu'on ne les entend pas de loin. Chaque arbre demeure-t-il tout juste un moyeu debout, à l'écaille rouille, qui respire et frémit dans le cercle indistinct, à la fête muette et soyeuse des feuilles et des étoiles. Et voilà ! De trop grands mouvements contrecarrent la liberté. Quelle Eve entière ai-je voulu retrouver et devenir ? Mais que m'arrive-t-il de philosopher ? *Pawol inital* !

Je ne suis pas de ce bourg.

Ce soir, je le sais mieux qu'au matin de mon arrivée.

Peu importe. Du moins pour toi. Pour moi aussi, tout compte fait. J'ai largement payé ma part des choses. Un grand écho tranquille monte à ma rencontre. Il vient combler la béance. Il aura tout son temps. Demain je partirai sans regret. Les cartons sont ficelés. Les meubles ne sont plus là. Vendus par-ci, par-là. Presque pour rien. Je les ai *cadeautés*. Pour l'heure, la nuit saupoudre le bourg d'une poussière d'astre. Quelle bâtisse se désagrège, là haut ? Je tourne un peu dans les rues. La radio de l'auto joue un air que je ne connais pas. Une voix désancrée de loin, trop lentement scieuse à force d'ailleurs. J'éteins le poste. Juste le bruit du moteur. Je veux m'entendre partir.

Laissons retomber les souvenirs, bons ou mauvais, dans le panier percé de l'oubli. Les termites rongent le bambou tressé. Même s'il est coupé et travaillé à la bonne lune. D'autres paniers. D'autres souvenirs. Les miens, je les abandonne. Surtout ceux qui nourrissent la vengeance. La vengeance ! Vois-tu, je n'aime pas l'histoire de Colomba. Tu sais, la jeune Corse de Mérimée. Elle ramène et guinde son frère dans un chemin d'honneur. Un long drapeau de mort que le jeune homme hésite à déplier. Mes élèves, cette année encore, ressassent l'histoire de cette vendetta. C'est une œuvre du pro-

gramme. La routine quoi ! Je préfère *Carmen*, du même auteur. *Carmen* ! Cette gitane de vent et de libre poussière plombe mon âme comme elle tord celle des hommes. Mais Colomba ? De quel temple est-elle la vestale ? La farouche silhouette en noir n'est pas des nôtres. Ce marbre trop pur drapé de nuit. Pauvre légataire d'une affaire de messieurs les hommes. Finalement une fierté d'embuscade !

Mon histoire à moi coule comme l'eau de la rivière qui longe le bourg. D'ailleurs, est-ce bien une histoire ? L'eau ne remonte pas vers les sources presque mortes sous les balisiers, les jardins, les ponceaux gorgés de détritrus ménagers. Je ne suis pas de ce bourg. Nous nous sommes installés, Daniel et moi, après la venue de notre fils cadet. Cela fait bel et bien vingt cinq ans. Demain, un an jour pour jour après mon divorce, je m'en irai.

Comme la mienne, ton existence suinte en silence. Une sueur invisible de la terre et du ciel. Les astres ont laissé, là aussi, un peu de leur poussière. Même ceux qu'on ne voit pas. Et cette sueur perle au mitan des âges. Je réponds à son effluve qui roule aux seuils de nos demeures sans adresse. Nous ne sommes jamais nés. Ainsi nous ne pouvons mourir.

Je ne pleure pas.

Je ne pleure pas non plus devant les tableaux que tu achèves chaque soir dans la petite pièce de votre logis. Là-haut, dans ce hameau mité de villas neuves, blanches, aux toits rouges. Pourtant ces toiles me rivent dans un songe de tendresse humide. Surtout dans ces nuages où des yeux se devinent, à peine esquissées. Tu fais de même pour ces corps de femmes dont on devine à peine les contours et la lueur acajou. Je sais que ces yeux sont mes yeux. Je sais que l'acajou en fuite de satin palissandre clair des corps rappelle mes teintes d'épiderme.

Je reste là et je te regarde travailler. Tes couleurs de ciel mêlé de terre emplissent ma poitrine d'un limon brûlant. Les paysages vacillent comme des pluies violées de gros vents. Ils s'émacient. Mais on les devine massifs sous les rideaux trembleurs de gouache ou d'aquarelle. C'est comme tes sourires : Le brasillé d'un jour lointain, riche de lumière, que des nuits conjurées s'acharnent à contraindre.

Ton mari me parle peu. Ma présence le fascine. Son œil sautille, se décroche sans arrêt. Sa course nerveuse fait croire qu'il ne regarde pas. La prunelle coulisse, rapide et voleuse, sur mon ventre, mes hanches. Que devine l'homme ? Ma cinquantaine sans une gerçure le ronge. Mes lombes accrochent son regard. Elles descendent fermes et vont tendre haut et large, sans adiposité, le jean ou la jupe droite. Les paupières papillotent. Voyage bref. Elles perdent un équilibre secret puis se décrochent. Un songe de douleur éploie le bonhomme. Il imagine des créneaux de soie vive. Mon corps, interdit à ses instincts, le tue par son refus. Il nous regarde, toi et moi. Il ne sait quoi faire de notre amitié. Je poursuis sur son visage les progrès d'une jalousie qu'il refuse d'admettre. Il ne devine pas nos conversations nettoyées de toute vanité. Un monsieur ne comprend pas ça. Nos rires ne grignotent pas le silence. Non. Ils le complètent. Pour ton mari leurs éclats sont un autre silence. Une lueur sortie d'une chambre entrouverte qu'il n'ose pénétrer. Il est pourtant chez lui. Il peut aller et venir. S'inquiéter de notre silence. Nous apporter une boisson fraîche ou demander l'emplacement du plateau, des bouteilles, des verres. Son abdication furète sans pourparlers ni traité. Il entend des voix, devine des formes, se désespère d'un halo, du souffle général qui le tient à distance. Ces rires s'effacent et reviennent. Lors de nos visites, ils parasitent la musique saccadée des enfants. Reggae, funk, ragga. Ils parasitent aussi la discussion des

hommes autour des whiskies et du rhum dans le salon. C'est comme le chuintement têtue d'une chaîne hi-fi qui se rebelle.

Un soir de Novembre. Souviens-toi ! Le service culturel municipal reçoit un écrivain de passage. Un Jamaïcain. La presse de l'île le présente comme un militant de l'identité antillaise. C'est au Centre d'animation culturelle. Je ne rate pas mon retard. La salle, toute en toilette propre, ronronnait. Une cinquantaine de personnes qui prétendent à la culture. Du moins l'intention, ici, s'affiche.

Votre couple est à une table des premiers rangs. Pas loin de celle du maire et de l'invité d'honneur. Je suis parée de la jupe porte feuille, ton cadeau de l'an passé. Celle qui livre et dérobe mes cuisses. Mes aisselles rasées. Elles paraissent naturellement imberbes. Mon bustier sans manche, sans bretelle. Je n'ai pas de soutien-gorge. Le tissu fin avive une tension affleurante. De loin ton émoi m'enveloppe. Cette joie que ta pudeur efface trop tôt comme une pluie en carême. Deux ou trois escales en sourires et compliments avant d'atteindre votre table. Bisous et mains touchées. Retenue hypocrite des hommes sous la vigilance polie, toute en réserve souriante, des épouses. C'est un soir où je n'ai pas de mari. Je suis gaie, enjouée. Ai-je ri plus fort en vous atteignant enfin ? Avant de m'asseoir j'entends clairement ton Laurent lâcher

- Eva, ton amie, elle cherche quelque chose. Ce soir elle est en chasse.

L'idiot !

Ton sourire se referme dans le mouvement qui baisse ton front. Un oiseau qui pose la tête, doucement, un peu de côté, pour mourir.

Ton mari ! Nous le vaincrons encore. Ne sommes-nous pas conviées au dîner avec l'invité de marque ? Ça se passera tout à l'heure, après les allocutions. Il faudra prendre les voitures pour se rendre au restaurant situé du côté de la mer. Un kilomètre environ. Tout un groupe sera du souper. A commencer par le responsable de la Bibliothèque, le professeur du Campus universitaire qui guide l'écrivain, deux ou trois poètes de la Ville, quelques dégaines d'artistes à théâtre et arts plastiques. Le maire tient à être présent. Ton mari va bientôt nous quitter. Il doit se rendre dans l'une de ses importantes réunions au chef-lieu. Importantes et interminables. Le mien ne m'accompagne guère. Ne suis-je pas en ta compagnie ? Il feint la confiance. Mais je sais ce que cache son indifférence. Il jubile en silence de ce débarras pour une bonne partie de la nuit. Il est encore tôt. Dix-huit heures. Nous sommes libres jusqu'à minuit. Bien sûr tu viendras dans ma voiture.

Le restaurant n'est pas loin de la plage. La plage ! Un petit sable encadré de rochers à fleur d'eau. Ces pierres prolongent deux mornes chargés de villas récentes. Cette grève est la fierté du bourg. Le dimanche la comble d'un peuple nombreux. Une rangée de pieux courts, à quelques distances des cocotiers, tient les voitures à distance. Les gens entreraient dans l'eau avec les autos.

Ce soir-là, nous garons la voiture un peu à l'écart. Les cocotiers se chamaillent dans le petit vent froid qui descend et s'assoit sur nos épaules. Plus loin, la mer tressaille dans l'or obscur de la lune. Nous rejoignons la compagnie dans la salle du restaurant. La longue table, déjà dressée, nous attend. Vers le fond, quatre hommes boivent de la bière. Des Lorraine. Il y a aussi la bouteille de rhum. Elle tranche, clocher clair, transparent parmi les bières sombres et les verres peints de petites fleurs

rouges. L'un des buveurs est le secrétaire de mairie. Deux autres, des marins pêcheurs sans doute.

Nous ne mangeons pas beaucoup. De temps en temps nous répondons aux sollicitations de la conversation. Une vingtaine de dîneurs jacassent. Un des poètes de la Ville *zay* ouvertement l'une des femmes artistes. Elle joue dans une troupe théâtrale de la Ville. Les femmes du théâtre paraissent si libres. Engageantes et inquiétantes à la fois. L'homme a pourtant l'air rangé. Je le connais. Il est marié et il enseigne les lettres au collègue d'une commune voisine. Mais il est ici en célibataire. Il veut vivre une aventure avec une actrice. Comme celles des livres lus ici ou là, des manuels d'histoire littéraire surtout. Une récréation violente, brève puis dérisoire. Une petite cendre amère de plus à venir.

Le professeur du Campus accapare l'écrivain. C'est un nègre noir à faconde qui distribue les bons d'entretien avec le grand homme. Le Jamaïcain est son ami. Pour l'instant il mène l'opération avec le maire. De quoi parlent-ils ? Des bouts de phrase franchissent la rumeur disjointe de la table : *La question identitaire..., les moyens octroyés par les collectivités locales pour de tels échanges..., on aurait pu faire..., on aurait pu créer..., L'Indépendance, vous au moins, vous êtes indépendants...* Le professeur du Campus fait de grands gestes. Parfois il se recroqueville des épaules, penche la tête. Il écoute avec soin. Mais le voilà qui disserte de nouveau. C'est une pensée forte qu'il sème. Une pensée aussi large que l'arceau de ses bras grands ouverts. Grands ouverts comme les pinces d'un crabe nerveux, à l'effroi au fond d'une barrique avant le Lundi de Pâques.

Les femmes ne sont pas nombreuses. L'une d'elles est une poétesse-actrice-cinématographe-critique d'arts plastiques. Elle ressasse sa connaissance de l'Afrique. Bien sûr, oui, bien sûr, nous la connaissons. Elle est originaire d'un hameau proche. Cela fait du temps qu'elle

est partie. Partie et revenue au pays. Toi et moi, nous nous transmettons nos petites informations. La miniature arrangée de nos commérages. Elle parle. L'Afrique. L'Afrique. L'Afrique. Pour l'instant, un turban bleu enserme une tête de cypresse entre les gros pendentifs d'albâtre. L'immense boubou à rayures accentue l'adiposité. Non plus des rondeurs mais des grosseurs. Elle traîne des sortes de savates. Peut-être des babouches. Nous pouffons. Quelques-uns feignent d'écouter le cours sur le cinéma au Mali, sur l'hospitalité en Casamance et la science occulte d'un vieil Ivoirien qui l'avait prise en affection.

Nous ramassons des bribes. Tu ris de mes commentaires :

- Une Antillaise en Afrique mariée à un Européen !
Pas étonnant qu'elle revienne sans sa tête.

- Si ! Elle en possède une. Elle est bleue targui.

Notre joie intrigue notre voisin :

- Un peu de votre joie s'il vous plaît !

- Rien du tout ! Nous sommes bêtes. Des histoires de femmes.

- Histoires de femmes ! Nous sommes exclus ! Vous vous moquez de nous. Peut-être de moi en particulier.

- Non ! Pas du tout ! On n'oserait pas.

Mes paroles ne le guérissent pas. Son œil noyé de curiosité maladroite chavire vers nous. Cillement de prunelle sur mon bustier, sur la naissance des seins sous l'aisselle. L'épiderme plus cuivre clair, l'accroche. Mais aussi ta bouche et le pourtour de ton épaule nue, le renflement beurre frais à fleur de soutien gorge. Devine-t-il l'ampleur de tes hanches, le beurre plus frais encore de tes grandes billes de chair ? Leur douceur marronne, brume d'un pays proche mais inaccessible ? Je ne me moque pas de lui. Toi non plus. Il n'est pas le plus navrant de l'assistance. Il est même joli garçon, avec son

œil miel clair et sa peau cuivre brûlé de nègre rouge. Je me surprends à aimer son regard sur ton corps. Son œil voyage, tout neuf comme mon propre regard. Mon soupir n'est pas jalousie mais aise ouverte du désir.

L'écrivain Jamaïcain, lui, nous ne l'avons pas jaugé. Les autres ? Assez peu. Nous n'avons plus rien à faire ici. Nous nous excusons facilement. Nous sommes deux femmes mariées : nous devons rentrer. Un signe de la main à toute la compagnie...

Le vent frais me mord au cou. Tu me proposes un châte alors que nous trébuchons dans l'obscurité. Les hauts talons peinent dans ce béton. Nous tanguons vers la voiture. Nos épaules nues se frôlent, se touchent, s'écartent et reviennent. Personne. Ni sur le petit parking de mauvaise terre, ni sous les cocotiers dont les troncs voyagent sur l'argent vif menu de la mer que la lune jaunit.

Sitôt les portières ramenées, ta tête chavire contre mon épaule. Le bustier glisse et ton cheveu froufroute entre mes seins. Nos corps se vident d'un sang de plomb. Monte un feuillage léger. Houppes géantes contre notre épiderme. Tiédeur de berceau. Ton murmure devient plus fragile. Sans cesse plus fragile. Tu ne cesses de t'accomplir femme. Une laitance inondante depuis l'âge des forêts vierges. Tu n'es plus seulement l'eau blanche mais la soie presque invisible du lait frais qui vient des pis pressés au matin et dont l'écume se dissout peu à peu dans le voyage sans horloge des premières heures du jour.

Aléas du souvenir. C'est la mer sans rives. Les vagues ne savent où aller. Elles redeviennent des houles sans direction. Elles risquent de s'effacer sans mourir.

Leurs crêtes tressautent comme ces poèmes gauches que tu gardes. Je les écrivais, pour toi, au bout de ces soirs trop vite écharpés. Je les murmurais, suçant tour à tour les noyaux de consonnes et les rimes en lambeaux de pelure douceâtre.

Au gré plus vrai des nuits
Ma perle tremble et luit

Brise corail qui s'ouvre
Ta main me touche et brûle

Au cœur des vieux orages
Le temps banal s'affaire

Au gré plus vrai des nuits
Ma perle tremble et luit.

Mais ce soir suis-je perdue de folie ? Une à une les voitures s'en vont. Heureusement, la nôtre est à l'écart, opposée à la direction du Bourg. Aucun risque de phares curieux. Tu me rappelles que ton mari ne rentrera pas avant deux heures du matin. La montre de l'auto indique neuf heures.

- Tu sais, à cette heure, l'eau de la mer est chaude !

- Nous n'avons pas nos maillots. Juste la grande serviette.

- Oui, mais il y a parfois des rôdeurs. Des rastas.

- Ils découvriront deux femmes nues dans la nuit. Ça peut les effrayer. Si c'étaient des diablesses ?

Nous nous mettons à rire. Ton rire est vérité de ta passion.

- D'ailleurs nous sommes déjà déshabillées.

Je te remercie d'un baiser. Et, de nouveau, gainées dans la forme des doigts, nous glissons dans la vasière glosante de nos terreaux. Ton baiser arracheur. Contre ma soie ta cuisse longue. Elle monte, presse, emplit et ramène. Elle ne s'achève. Il tourne un soleil d'ombres tièdes, en rondeurs et courbes nettes et fragiles comme des œufs. Une main se libère et tourne la poignée. Sous la morsure de la brise nous courons vers la petite plage où, dit-on, l'eau vient mourir. Mais l'eau ne meurt pas vraiment puisqu'elle s'en retourne. Elle mouille à peine ma cheville. La mer est calme. Déjà tu es à l'eau jusqu'au cou. Tu m'appelles. Il faut que je te rejoigne.

Le bourg sait-il la poussière même des heures ? Des jours et des ans ? Poussière qui s'amasse en ergs de légende. Poussière qui se pose en lœss des mythes. Elle tournerait en papier pour alimenter les usines à livres pendant des siècles. Quelques grains, pourtant, s'accrochent dans son entendement. Ils redeviennent montagnes. Comment ont-ils su ? Je te cache les allusions perverses. Tu ignores tant de commérages. Ton métier t'éloigne de ces rafales sans annonce. Elles rampent dans le bois des vieilles maisons. Elles raclent le ciment joli des maisons neuves.

On a su. Et me voilà Diablesse de nuits blêmes. Nuits blêmes sans la force rouge des hommes. Nuits blêmes des gouines. *Antel épi antel, yo ka fé zanmi !*

Ça ne pouvait tarder. Voilà que je reçois des propositions les plus diverses.

C'est le froid, puis l'agressivité incompréhensible d'une collègue. Pas une amie intime, mais nous causions bien ensemble. Et voilà ! Nos relations professionnelles bifurquent vers les aigreurs en conseil de classe. Des touches habiles qui ne provoquent pas de riposte. Mais